

François Arango

Le jaguar
sur les toits

Métailié 
N O I R

LE JAGUAR SUR LES TOITS

François ARANGO

LE JAGUAR SUR LES TOITS

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2011

© Éditions Métailié, Paris, 2011

ISBN : 978-2-86424-785-2

*Le temps de finir vint pour la fortune de Quetzalcóatl [...].
Trois nécromanciens [...] firent un grand nombre de
supercherries dans la ville de Tullan. Ce fut Titlacauan qui
commença sous le déguisement d'un vieillard en cheveux
blancs [...].*

*Le vieillard dit alors au roi : "Seigneur, regardez ceci ; la
médecine que je vous apporte est bonne et salutaire ; [...] si
vous en voulez boire, elle vous enivrera en vous guérissant, en
vous attendrissant le cœur [...]."*

*Quetzalcóatl répondit : "Ô vieillard, où faut-il que je m'en
aille?"*

*Le vieillard répondit : "Vous devez forcément aller à Tullan-
Tlapallan [...], à votre retour, vous serez transformé en adoles-
cent ; vous reviendrez même à une seconde enfance. [...]
Seigneur, buvez cette médecine..."*

Fray Bernardino de Sahagún,
Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne

Pourquoi ce châtement ?

*Qui a donné l'ordre à cette armée destructrice de venir
achever ma forêt?... Les flammes montaient vers le ciel, les
arbres coupés se tordaient en tremblant avant de mourir calcinés
et ceux qui étaient restés debout s'écroulaient comme d'énormes
torches en provoquant des spirales d'étincelles et de flammes qui,
emportées par le vent, multipliaient les incendies.*

Ils sont en train de brûler les richesses de ma terre.

Pablo Montáñez, *L'Agonie de la forêt*

Dans la province du Morelos, au sud-est du Mexique, circule une étrange rumeur : Emiliano Zapata, le héros légendaire de la révolution, serait revenu sur les terres de son enfance. À dos de rosse, et près d'un siècle après avoir péri dans l'embuscade de San Juan Chinameca. Nul ne croit vraiment cette fable, car le bonhomme aurait au bas mot cent vingt ans, un âge où la rouille de vos os vous empêche de glisser un seul pied dans les étriers. Son petit-fils passe encore, son fils à l'extrême rigueur, encore eût-il fallu que Zapata ait une descendance, ce qui n'était pas le cas. Du moins, pas officiellement.

Mais la rumeur est tenace, et l'image du fantôme fleurit aux quatre coins de la campagne. Décidément, le paysan mexicain est prêt à avaler n'importe quoi, surtout après avoir honoré quelques flacons de tequila.

*Le diable, comme tout être intelligent,
aime les jeux, les devinettes.*

Arturo Pérez-Reverte

*Coyoacán. Mexico D.F.
27 juillet 1996*

– Juanito, espèce de rat de cave, sors de ton trou. C'est l'heure!

La bassine d'eau savonneuse tomba des mains de Juan Pablo, faisant à peine plus de bruit qu'une machine à laver lâchée du toit. Le mur de tôle galvanisée tremblait encore, comme chaque matin à la même heure, lorsque ce grand imbécile de Marco le foudroyait d'un coup de coude. Et, bien sûr, l'autre était déjà loin. Un jour viendrait où il lui descendrait d'un bloc ce qui lui tenait lieu de toit. Un toit misérable, mais un toit tout de même, un chez-soi, et il n'était pas question de se le laisser déglinguer.

Car pour Juan Pablo, à part cet abri de tôle, il n'y avait pas grand-chose à inscrire dans la colonne des titres de propriété. Deux carreaux turquoise et un grand rire cristallin pour tout héritage: les droits de succession n'auraient rien d'extravagant. Sous cette latitude, ses yeux clairs étaient une de ces curiosités qui ne laissaient personne indifférent, à commencer par les autres gamins du pavé. Quant à son rire, dégringolant comme une cascade, c'était sa manière à lui de défier une existence qui d'entrée avait annoncé la couleur: pas de cadeau, et chacun pour soi.

Juan Pablo balança sur son épaule un chiffon rouge noirci d'huile de vidange et claqua la porte. Après une enfance qui avait fondu comme neige dans les rues de Guadalajara, le garçon avait migré vers l'improbable Eldorado de la capitale. Les rues où il usinait désormais avaient changé, plus chics, plus propres aussi. Mais à la nuit tombée il réintégrait ses quatre murs, et ceux-là

n'avaient rien à envier au quartier miteux de son enfance. Le gamin avait très vite compris une chose toute simple : de ce côté-là aussi du Rio Grande, les premiers barreaux de l'échelle sociale étaient salement corrompus. Et ceux qui n'étaient pas pourris étaient trop hauts pour lui. Juan Pablo Romo enseigne aujourd'hui la linguistique à l'Université autonome de Mexico, mais à l'époque où débute cette histoire, les vaches étaient autrement plus maigres.

Jour après jour, Juan Pablo funambulait sur une corde raide. Mieux, il y dansait, comme s'il oubliait qu'il y eût une corde et que le moindre faux pas le ferait dégringoler nez en avant dans le ruisseau. Surtout, il vivait l'instant. Ni Dieu ni maître. Surtout pas de Dieu, au risque de détonner dans un paysage passablement confit de crédulité. Dans son panthéon des ruelles, ses dieux à lui avaient pour noms Michael Jordan ou Hugo Sánchez. Demain était loin. Le gamin ne croyait pas à la prédestination, à une ligne tracée dans les astres.

Pourtant, après ce matin-là, Juan Pablo l'agnostique, Juan Pablo l'incrédule, l'esprit fort, n'oserait plus jamais douter qu'un doigt invisible était bel et bien pointé sur son chiffon rouge. Un doigt seulement matérialisé sous la forme d'une petite tache noire, là-bas, tout au bout de la rue Francisco Sosa. Et d'une vieille américaine bringuebalante.

Le Jardin Centenario commençait à s'animer autour de la fontaine. Juan Pablo aimait ces premières heures du dimanche, quand le soleil du matin s'offrait sa baignade dans les eaux du bassin. C'était juste avant que des hordes de touristes n'envahissent la place et les rues pavées alentour. Dernier sursis avant l'assaut.

Il devait être onze heures, et la touffeur assomma très vite le quartier. La Ford qui tournait à l'angle de la place s'engagea au ralenti dans Francisco Sosa. Une Ford Grand Marquis bleu nuit, de ces modèles qu'on ne faisait déjà plus à l'époque. Finalement, la grosse américaine s'arrêta à une centaine de mètres du numéro 86. Très exactement là où une main agitait un tissu rouge et faisait signe de se garer.

Juan Pablo portait les cheveux coupés en brosse presque rase : procédé sûr et gratuit, gratuit surtout, pour éloigner la vermine. Avec son pantalon affalé sur des baskets mal lacées, son polo Chicago Bulls dégoulinant de sueur et de poussière, il tuait l'ennui et le reste de ses semelles en balançant une canette contre un arbre.

Le gosse abandonna la canette et poussa une reconnaissance vers la vitre entrouverte. Il posa un bras sur le toit de la Ford et attendit les instructions, les clés aussi, comme chaque fois. Une routine sans grande euphorie, mais qui en fin de journée faisait tomber son pesant de pesos. Pourtant, la discussion prit un tour inattendu et dura plus que d'ordinaire. Sans se pencher complètement, Juan Pablo écoutait ; juste une seconde, il tourna la tête vers l'autre bout de la rue. Il acquiesça d'un coup de menton et à travers la vitre maintenant descendue prit l'argent sans baisser le nez. Il plia les billets d'un seul doigt et les glissa dans la poche arrière de son pantalon. Le geste sûr, habitué à enfourner les pourboires comme d'autres enterrent des trésors.

Puis il se saisit de l'objet. Une boîte massive, au sombre éclat métallique. La vitre se referma, et Juan Pablo tira droit dans la direction indiquée. Il scrutait les façades, pour la forme, car tous ces numéros il les savait par cœur. Le 86 se détacha dans des azulejos bleu et blanc, au-dessus d'une porte cochère rébarbative.

La rue entière n'était qu'un alignement de portes bardées de fer forgé. Comme les autres, celle du 86 défendait l'entrée d'une bâtisse bien close de murs. Juan Pablo glissa devant un rempart de briques rouges bon à démoraliser un singe. Des tessons de bouteille plantés dru comme des chevaux de frise ; un fil barbelé tortillé comme une vigne, esseulé dans sa rouille au sommet du mur, le message était clair : dissuader l'importun de tenter l'aventure au-delà des fortifications.

Juan Pablo se planta devant la façade. Il avisa sur la porte un heurtoir noirci par le temps et les fumées d'échappement. Ce truc oxydé ne devait plus servir depuis des lustres. Alors il pressa la sonnette. Deux coups secs.

L'interphone resta muet. Il sonna de nouveau.

Enfin, un volet de bois coulissa dans un guichet grillagé et le visage d'une vieille s'encadra dans le judas. Décidément, à part

peut-être à la grenade, on n'entrait pas ici comme dans un moulin. Le guichet se referma comme une petite guillotine et le bruit de la serrure claqua derrière la porte. Celle-ci s'entrebâilla, juste le nécessaire, et Juan Pablo tendit la boîte métallique à la duègne. Qui s'en saisit et referma illico.

Juan Pablo frotta ses mains sur son polo : ce coffret était foutrement glacé, il n'était pas mécontent de s'en débarrasser. Au son de sa voix, l'inconnu de la Ford n'avait pourtant rien d'un rigolo offrant incognito un assortiment de sorbets à la bonne du señor Daniel. Le garçon retourna sur ses pas. Et la Ford démarra aussitôt pour disparaître, moteur en sourdine, à l'angle de la rue.

Elle avait soigneusement verrouillé le portail derrière elle. Pourtant, la vieille demeurait enracinée au milieu de la cour. D'une main, elle releva son tablier comme un torchon pour agripper la boîte, comme si elle lui brûlait les doigts. Longtemps, elle resta là, plantée comme un santon dans son austère robe noire.

Le soleil en tutoyant le zénith se mit à réverbérer d'aveuglants éclairs sur le couvercle. La solitude aidant, un mélange de terreur mystique et de curiosité commençait à envahir la domestique comme une marée montante. Car c'était gravé dans le marbre : ce coffret froid comme la mort n'augurait rien de bon. C'était le début des embêtements, ou bien plutôt leur suite annoncée. La vieille aurait préféré partager ce cadeau empoisonné avec quelqu'un, mais de toute évidence elle était seule, absolument seule dans son bunker.

L'atmosphère qui régnait ici depuis trois jours avait fini par tétaniser tout le monde. L'espoir avait vécu, et c'était l'angoisse qui désormais ruisselait par tous les pores de béton armé de la maison. Chacun tendait le dos, muré dans sa forteresse comme dans son silence. Daniel Lombardo Castillo avait disparu dans la journée du 24 juillet. Un jeudi matin. On était dimanche, et aucune nouvelle n'était encore parvenue à sa famille. Non plus qu'à la police, du reste. *Le patron d'un gros laboratoire américain au Mexique, même révoqué de frais, quand ça met les voiles, ça doit laisser un minimum de traces*, avait rugi le patron de la Criminelle. Mais le riche, le très riche homme d'affaires demeurait introu-

vable. Et rien ne permettait à ce jour de savoir s'il s'agissait d'un enlèvement, d'un assassinat ou des deux. Ou même, comme de bonnes âmes n'avaient pas tardé à le suggérer, d'une mise au vert spontanée liée à d'obscurs trafics. D'ailleurs, toujours selon la sagesse populaire, *savait-on réellement de quoi ce Castillo vivait depuis sa mise sur la touche?*

On en était là, ce dimanche matin. Alors, cette boîte métallique tombée du ciel, c'était le premier signal reçu depuis la disparition de l'industriel. C'était, en tout cas, ce qu'avait laissé entendre le gosse. *On m'a demandé de vous remettre ce coffret, rapport au señor Daniel.* Il avait dit ça comme ça, sans explication de texte, un bout de phrase appris par cœur. Et déposé l'objet, mission terminée, salaire en poche.

Il y avait quoi, vingt ans, vingt-cinq ans, que la vieille servante œuvrait au service de la famille Castillo. Vingt-cinq ans de dévotion, une maison en ordre de marche, des états de service aussi immaculés que son tablier, et elle était là, sur ses vieilles jambes, avec cet objet dans les mains. Dépositaire d'un coffret glacé qu'avec certitude, elle savait déjà être une petite bombe. Et il avait fallu qu'elle fût seule, que ce fût le moment choisi par la señora et sa fille pour filer à la brigade, comme chaque matin depuis deux jours, comme on pointe à l'usine. Le premier soir, ce gros flic rougeaud était venu à elle; ensuite, elle avait décidé d'aller aux nouvelles.

Pourtant, la hâte d'ouvrir le coffret, sans attendre le retour de la patronne, se faisait plus forte à chaque seconde. La boîte était fermée par un simple loquet. Au fond, le plus facile – et le plus discret – était de jeter un œil à l'intérieur. La vieille tenta d'abord d'en deviner le contenu; soupesa, remua l'objet contre son oreille, mais rien n'y fit... Un détail l'intriguait par-dessus tout: l'incroyable froideur du métal. Un comble avec l'atmosphère de plomb fondu qui s'abattait sur le quartier. Elle hésita encore une minute et finit par poser l'objet sur un banc de bois. La cour était inondée de soleil. Machinalement, elle promena son regard à la ronde, mue par un vieux réflexe d'entrée au confessionnal. Puis, elle fit sauter le loquet et tenta de soulever le couvercle. Mais la résistance du joint de caoutchouc s'opposa à ses doigts. Elle tremblait trop.

Enfin, le caoutchouc se détendit. Et la boîte fut ouverte.

Au milieu d'un capitonnage de glace dormait un morceau de chair compacte et dure. Une sorte de pièce de viande oblongue, recouverte de givre.

Carmen lâcha tout. Elle bondit en arrière, comme si elle s'était trouvée nez à nez avec un nœud de vipères. Pourtant, elle ne parvenait pas à détacher son regard de cette... chose que, de prime abord, elle était incapable d'identifier. La boîte restait là, grande ouverte sur le banc, et la vieille servante avait peur de comprendre.

Elle vacilla. Se rattrapa au chambranle de la porte. Et s'engouffra dans la maison.

La réverbération du soleil sur le givre avait imprimé une tache aveugle sur sa rétine. Ses yeux n'en finissaient pas de s'habituer à l'obscurité. Sans vraiment reprendre ses esprits, elle se dirigea dans une demi-nuit vers le téléphone. Appeler la brigade, il n'y avait rien d'autre à faire. Mettre la main sur le numéro fut un calvaire, tout comme l'absence de réponse et la mise en marche systématique du répondeur.

Alors elle renonça et s'effondra sur une chaise, liquéfiée.

La vieille Carmen lâchait prise. Elle ne savait plus quoi penser, obsédée par la vision de cette boîte béante. Une pièce de viande, du muscle pour parler clair, qu'elle n'osait imaginer d'origine humaine. Sans hésiter, elle aurait donné dix ans de sa vie pour n'être plus seule à cet instant. Mais la señora ne revenait pas, et des minutes interminables et terrifiantes défilaient.

Elle resta là un bon moment à tenter de réfléchir. Et soudain, elle jeta son tablier blanc sur un dossier, fila dans la rue et mit le cap sur l'hôtel de police.

Tengo manita, no tengo manita... À l'angle d'Higuera, deux fillettes ânonnaient une comptine en agitant les mains comme des marionnettes. Les trois femmes firent un écart sur la chaussée et les dépassèrent sans un mot. Sur le trottoir d'en face, un gamin les suivait des yeux. Il avait un chiffon couleur de sang séché à la

main. Lorsqu'il les vit, son visage cuivré devint soudainement pâle, et ses épaules furent parcourues par un frisson.

Carmen avait croisé l'épouse et la fille de Castillo sur le chemin de la brigade du 8^e district, à Coyoacán. Dix minutes plus tard, elles cinglaient vers Francisco Sosa. Mais dès le seuil franchi, leur hâte se mua en une sorte de tétanie collective.

Ce fut la fille qui la première pénétra dans la cour. Le coffret était là, sous ses yeux, béant sur le banc depuis que la vieille servante l'y avait laissé tomber. Elle avança au ralenti, fit un pas, peut-être deux, et stoppa net, foudroyée debout. Tout juste sa mère eut-elle le temps de la rattraper au vol et de ralentir sa chute. Avec des yeux d'ivoire, elle scruta à son tour l'intérieur du coffre. Sa bouche était entrouverte; pourtant, à cette seconde, aucun souffle de vie ne filtrait entre ses lèvres, agitées seulement d'imperceptibles frémissements.

Le soleil avait fini par faire fondre la glace. Un morceau de chair pantelante se contractait, avec une lenteur de métronome, à demi recouvert par une eau rougeâtre.

Revenu à la température ambiante, le cœur de Daniel Lombardo Castillo battait. Seul. Avec la régularité mécanique des pulsations électriques qui persistent, comme une ultime survivance, plusieurs minutes après la mort.

I

Alors commença à retentir le tambour très douloureux de Huichilobos, avec beaucoup de conques et de cornets, et comme des sons de trompette, faisant un bruit épouvantable, et nous regardâmes vers le grand temple où l'on jouait de ces instruments...

Bernal Díaz del Castillo*

* *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne.*

La chambre de Cortés

Une arête tranchante comme une lame me défonce atrocement le dos. C'est une douleur obsédante, et cette torture lamine chaque seconde ce qui me reste de courage.

Déplacer de quelques millimètres les liens qui entravent mes poignets et mes chevilles. Quelques millimètres seulement... M'arc-bouter sur cette pyramide de pierre, et alléger la souffrance, rien qu'un instant. Et surtout, surtout, apaiser le feu qui dévore mes yeux.

Une ombre, enfin! Mais cette ombre est si étrange, si mouvante, si irréelle.

Un contre-jour nimbé de sang.

Qui est ce pantin dressé devant moi?

Nu et glabre, il éclate dans ses muscles de cuivre: le torse de l'Azèque m'apparaît maintenant paré de somptueux ornements de cérémonie. Comment douter? L'Indien qui se penche sur moi est un dignitaire religieux, et du plus haut rang. Malgré le soleil qui brûle mes yeux, je parviens à distinguer son visage. Un visage impassible qui me fait horreur, et que domine une coiffe de plumes multicolore et grotesque.

Autour de moi s'élèvent des martèlements de tambour et le son rauque et syncopé de trompes, des buccins peut-être, déchirant l'air de cris lugubres.

Tout à coup, le masque du prêtre s'anime. Il est pris d'un rictus convulsif et hurle face à la foule une litanie d'imprécations incompréhensibles.

Lentement, son bras droit s'élève au-dessus de ma tête, et il brandit dans son poing un objet sanguinolent. Je dois creuser le ventre, tenter de disparaître sous la pierre, malgré ses arêtes qui s'enfoncent dans ma colonne vertébrale, inexorablement.

SOURCES ET REMERCIEMENTS

Voici une liste d'ouvrages et articles dans lesquels j'ai puisé aide et informations : S. Caron (*Quetzalcóatl à travers les cultures et les mystères du Mexique*, 1993); S. Gruzinski (*Le destin brisé de l'empire aztèque*, 1988; *Histoire de Mexico*, 1996); Instituto Nacional De Antropología E Historia (*Los códices de México*, Secretaría de Educación Pública, México 1979); Y. Le Bot (*Indiens, Chiapas, Mexico, Californie, un monde fait de tous les mondes*, 2002); J.M.G Le Clezio (*Le rêve mexicain, ou la pensée interrompue*, 1988); R. Lobato (*Les Indiens du Chiapas et la forêt lacandon*, 1997); X. Lozoya (*La herbolaria en México. Tercer Milenio*, 1998); N. Mazars, D. Fellous (*Et la forêt se déplaça... En marche avec les zapatistes*, 2001); C. Rudel (*Le Mexique*, 1997); J. Soustelle (*Mexique, terre indienne*, 1936). Concernant les aspects médicaux, E.E. Baulieu ("Dehydroepiandrosterone, DHEA sulfate, and aging", *PNAS* 2001); P. De Smet ("Herbal remedies", *N Engl J Med* 2002); S.D. Tyner ("p53 mutant mice that display early ageing-associated phenotypes", *Nature* 2002). Enfin, les amateurs de film noir auront reconnu certains hommages ponctuels, notamment à J.P. Melville.

Pour leurs conseils et leurs encouragements, je remercie surtout : Elisabeth, pour sa patience à toute épreuve et son écoute attentive; mes premiers lecteurs pour leurs analyses aussi subjectives que possible (C. Aguilar, S. Aouillé, D. Couanet, I. De Pablo, F. Dubourg, M.P. Lang ainsi que mes parents); Anne Marie Métaillé, pour sa porte ouverte aux coups de cœur et sa ténacité à extraire un roman d'un manuscrit empreint des naïvetés d'une première œuvre. Enfin, le Dr César Rivera Benítez, pour sa très amicale hospitalité et une inoubliable soirée du 15 septembre sur le zócalo de Mexico. Sans oublier ma merveilleuse Susanne, bien sûr.

*Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

N° d'édition : 0531001 – N° d'impression :
Dépôt légal : février 2010

Imprimé en France